

Les Pères du désert, Médecins du cœur

I. Les Pères du désert, qui sont-ils?

Des excentriques?

Les Pères du désert passaient récemment encore aux yeux de beaucoup comme des originaux excentriques à cause du comportement de certains d'entre eux, incompréhensible à notre époque. Certains récits pourraient justifier ce jugement:

«L'abbé Daniel disait que lorsque ce saint homme (Arsène) faisait des corbeilles avec des feuilles de palmier, et que l'eau dans laquelle il les trempait commençait à se corrompre, il ne voulait pas permettre qu'on la renouvelle; mais il mettait de l'eau fraîche sur cette eau puante, afin qu'elle continue toujours à sentir mauvais. Sur quoi les frères lui dirent: "Pourquoi ne veux-tu pas souffrir, abba, que l'on te donne de l'eau fraîche, au lieu de cette eau corrompue, qui remplit ta cellule d'une si grande puanteur?" Il leur répondit: "Ayant continuellement usé de parfums les plus excellents, lorsque j'étais dans le monde, il est bien raisonnable que tant que je suis en vie je supporte cette mauvaise odeur, après en avoir eu tant de si agréables, afin qu'au jour du jugement Dieu me délivre de la puanteur inconcevable de l'enfer, et qu'il ne condamne pas mon âme avec celle de ce riche, qui lorsqu'il était dans le monde, vivait avec tant de luxe dans les festins et dans les délices".»

Mais qui sont-ils en réalité?

Temps et lieux

Il faut commencer par les situer dans le temps et l'espace.

L'arrivée de Constantin au pouvoir et l'édit de Milan en 313 avaient mis un terme aux persécutions des chrétiens et la vie chrétienne s'était peu à peu affadie: devenir chrétien donnait des chances d'avoir une bonne place dans la société au lieu de conduire sous la dent des bêtes. Les moines voulurent continuer à vivre la vie chrétienne avec le même absolu que les martyrs. Ils voulaient être témoins de la vie nouvelle dans l'Esprit.

- **Au sens strict**, on appelle Pères du désert les ermites qui ont peuplé le désert d'Égypte au IV^e et V^e siècles et qui exerçaient une paternité spirituelle auprès de disciples. On les connaît par les récits de voyageurs qui sont allés les visiter, et par les conseils qu'ils donnaient à ceux qui les leur demandaient. Ces sentences — ou apophtegmes — qui ont été conservées, n'ont rien perdu de leur actualité.

Les apophtegmes jouent le rôle de miroir, comme le font les proverbes: chacun peut s'y reconnaître: *« Un anachorète vint se plaindre à saint Macaire de ce que tous les jours, dès neuf heures du matin, il sentait dans la solitude une faim étrange, quoique dans le monastère où il était auparavant il n'eût point de peine à passer quelquefois des semaines entières sans manger, et il lui répondit : "N'en sois point surpris, mon fils, c'est que dans le désert tu n'avais personne qui soit témoin de tes jeûnes, et qui te soutienne et te nourrisse de ses louanges, alors que la vaine gloire était ta nourriture dans le monastère, et le plaisir de te signaler parmi les autres par ton abstinence te valait autant qu'un repas" »* (Macaire).

En écoutant cette anecdote, tout le monde comprend que la colère est en nous et que les autres sont seulement le révélateur du vice caché dans notre cœur!

Les Pères du désert se servaient aussi d'un mime pour faire passer leur enseignement!

« *Un frère de Scété ayant commis une faute, les anciens s'assemblèrent et envoyèrent prier l'abbé Moïse de vouloir venir. Comme il avait refusé, il le firent appeler une seconde fois par un prêtre qui lui dit qu'on l'attendait. Il vint donc portant sur son dos une vieille corbeille pleine de sable. Étant allé au devant de lui et le voyant en cet état, ils lui dirent : "Que veut dire cela, Abba ?" — "Ce sont, leur répond-il, mes péchés que je ne vois pas parce qu'ils sont derrière moi ; et vous me faites venir pour être juge de ceux d'autrui". Entendant cela, ils pardonnèrent à ce frère sans lui parler davantage de la faute qu'il avait commise* » (Apophtegme, CXIII).

- **Au sens large**, on englobe dans le titre « Pères du désert » les moines ermites ou cénobites qui ont vécu de l'enseignement des premiers moines d'Égypte. On le trouve dans divers déserts du Proche-Orient du V^e au VII^e siècle: en Palestine, en Syrie essentiellement. Ils ont étoffé l'enseignement reçu pour en faire une doctrine spirituelle transmise sous forme de sermons, ou dans de véritables traités de spiritualité — comme les *Conférences* de Jean Cassien, *L'Echelle* de Jean Climaque, les *Conférences spirituelles* de Dorothée de Gaza.

Il existe aussi des *Vies des Pères*. La plus célèbre est la *Vie de saint Antoine*.

Un art de vivre: une parole de salut

Les Pères du désert enseignent un art de vivre transmis oralement à l'origine. Les apprentis moines allaient demander aux anciens une parole de salut. Un jeune page, Dosithée, arrivant au monastère, ne savait dire que ces seuls mots: «*Je veux être sauvé*» (Ac 16,30) (*Vie de Dosithée*, 4).

Les Pères du désert n'enseignent pas un savoir intellectuel, une morale théorique ou une théologie de la vie spirituelle, ils montrent un chemin vers Dieu. Ils engendrent en quelque sorte à la vie de Dieu ceux qui vont les trouver. Le jeune Pambo l'avait compris d'instinct. Voilà ce qu'on nous en dit:

«*Pambo était sans doute bien jeune et ne savait pas lire, lorsqu'il s'adressa un jour à un solitaire pour apprendre de lui quelque psaume. Le frère lui ayant dit le premier verset du psaume 38: "J'ai dit en moi-même: je veillerai sur moi en toutes choses, pour ne point pécher par la langue", il ne voulut pas apprendre le second verset et s'en alla, disant que le premier lui suffirait, et qu'il se contenterait de tâcher de l'apprendre par la pratique. Six mois après le même solitaire lui faisant des reproches de ce qu'il ne l'avait point vu pendant tout ce temps, il répondit qu'il n'avait pu encore apprendre à pratiquer le verset qu'il lui avait dit. Bien des années après, un de ses amis lui demandant s'il l'avait enfin appris, il lui répondit qu'à peine en avait-il pu venir à bout en dix-neuf ans*» (Socrate, IV, 23).

Une ascèse

Les Pères du désert sont connus surtout par leur ascèse. Mais qu'est-ce que l'ascèse? On n'en retient souvent aujourd'hui que sa dimension « somatique ». C'est en fait un travail sur soi-même qui nécessite tout un travail d'intériorité incluant la participation du corps»: jeûnes, veilles, conditions de vie très rudes. Ce travail est double : intériorisation et conscience de soi, maîtrise de soi.

Mais il ne faut pas oublier qu'elle n'avait de sens qu'accompagnée de charité:

«*Lorsque le vénérable Jean, abbé d'un grand monastère et d'une nombreuse communauté, vint visiter le vieux solitaire Pésius qui demeurait au fond du désert, il lui demanda, comme à son ancien compagnon, ce qu'il avait fait depuis ces quarante années qu'ils s'étaient séparés, dans cette solitude où personne ne venait lui parler. "Jamais, dit-il, le soleil ne m'a vu prendre mon repas; — Et moi, répartit l'abbé Jean, jamais il ne m'a vu en colère"*» (Cassien, Inst., V, 27).

Les Pères du désert insistent sur la priorité du vécu. Avec les années, les moines avaient un peu oublié l'art de vivre des premiers temps:

«Trois frères vinrent un jour à un ancien de Scété et l'un d'eux l'interrogeant sur lui-même dit: "Père, j'ai appris par cœur tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament". L'ancien répondit: "Tu as rempli l'air de paroles". Le second dit: "Moi, j'ai copié tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament". Et le vieillard lui dit: "Tu as rempli les fenêtres de parchemin"» (Pélage, X, 94).

Que cherchaient-on auprès des anciens: la science des pensées chemin de la guérison. On venait de loin pour les consulter. Il faudra nous demander pourquoi aujourd'hui on vient de loin pour consulter sur ses blessures, pour en guérir...

«Un saint d'Egypte qu'Arsène interrogeait un jour sur ses pensées pour recevoir ses avis, lui dit: "Abba, comment toi, qui es si savant dans les langues grecque et latine, interrogas-tu sur tes pensées un homme aussi ignorant et rustre que moi?" Il lui répondit: "J'avoue qu'étant dans le monde, j'ai acquis la connaissance de ces deux langues; mais depuis que je l'ai quitté, je n'ai pu encore apprendre l'alphabet de cet ignorant et de ce rustre"».

II. Appelés à la ressemblance de Dieu.

L'homme est créature

On parle peu aujourd'hui de l'homme créé à l'image et de la ressemblance de Dieu, fondement de notre divinisation. Ce qui pourrait bien expliquer la séduction exercée par les propositions héritées de la gnose: l'homme porte en lui une étincelle divine, il est Dieu, une partie de Dieu.

L'homme est créature, il n'est pas Dieu. On lit dans la Genèse : « *Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance* » (Gn 1,26); « *Dieu créa l'homme à son image; à l'image de Dieu il le créa* » (Gn 1,27). Toute la vocation divine de l'homme est contenue là. Toute son aventure spirituelle trouve là son point de départ et sa fin. Créé à l'image de Dieu, l'homme est appelé à le connaître et à l'aimer en toute liberté. On est loin de la recherche de l'Harmonie avec l'Univers.

La ressemblance par la charité

Mais l'homme a mal usé de sa liberté. Son amour s'est entièrement polarisé sur des biens créés. L'image a perdu sa ressemblance. Par la charité, la ressemblance est retrouvée; elle n'est autre que la perfection de la charité, la ressemblance à notre Père des cieux à laquelle le Christ nous invite: *vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (Mt 5,48).

Nous parvenons à la ressemblance par diverses étapes:

«Il y a plusieurs degrés dans la perfection: car le Seigneur nous attire à gravir des sommets de plus en plus élevés. Ainsi, quiconque est devenu heureusement parfait dans la crainte de Dieu ira "de vertu en vertu" ainsi qu'il est écrit, et d'une perfection à une autre, autrement dit: il s'élèvera avec joie de la crainte à l'espérance; enfin il sera invité à l'état le plus saint, qui est celui de la charité. S'étant montré "serviteur fidèle et prudent", qu'il passe à l'amitié du compagnon et à l'adoption du fils» (Coll., 11, 12).

La première étape est la crainte qui nous rend esclaves; la deuxième est l'espérance qui «retire notre cœur des réalités présentes, nous fait mépriser les plaisirs du corps par l'attente des biens du ciel» (Coll., 11, 6). D'esclave on devient mercenaire. La troisième étape, de mercenaire nous rend fils:

C'est ce que le Christ nous dit dans la parabole de l'enfant prodigue (Lc 15) :

«Le prodigue n'ose plus espérer la libéralité du Père, car il a perdu les richesses de son père et jusqu'à son nom de fils : "Je ne suis plus digne, dit-il, d'être appelé ton fils". Après qu'on lui eut refusé de se rassembler des gousses des porcs (c'est-à-dire la nourriture affreuse des vices), il revient en lui-même, frappé d'une peur salutaire, et commence à se dégoûter de l'impureté détestable des porcs, mais il craint les supplices terribles de la faim. Devenu esclave, en quelque sorte, il se rappelle désormais le salaire gagné par les mercenaires, il le désire et il dit: "Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont abondance de pain! Quant à moi, ici, je meurs de faim. Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils: agis envers moi comme envers un mercenaire" (Lc 15, 17-19).

Mais le père, bondissant à sa rencontre, reçoit cette parole d'humble pénitence avec une tendresse plus grande que celle de son fils, et refusant de lui concéder de moindres biens, il le fait sans retard accéder à la dignité filiale, sans s'arrêter aux degrés inférieurs. Pour nous, il nous faut aussi nous élever à ce troisième degré où les fils estiment les biens du Père comme étant à eux; montant ainsi par la grâce de la charité sans faille, nous mériterons de recevoir en nous l'image et la ressemblance du Père céleste; et avec le Fils véritable nous pourrions proclamer: "Tout ce qui est au Père est à moi !" [...]. Les préceptes du Sauveur nous poussent aussi à cette ressemblance: "Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5, 48)» (Coll., 11, 7).

Celui qui ressemble au Père, pour avoir accueilli sa miséricorde, lui ressemble ensuite en étant rempli de compassion pour le prochain:

«Celui qui aura atteint par la charité l'image et la ressemblance de Dieu, aimera désormais le bien pour l'amour du bien lui-même. Il aura les mêmes sentiments de patience et de douceur, ne s'irritant plus des fautes des pécheurs; dans sa pitié et sa compassion pour leurs infirmités, il suppliera Dieu de leur donner le pardon; se souvenant qu'il a subi l'assaut de semblables passions, jusqu'à ce que la miséricorde divine l'en eût délivré; il ne s'est pas arraché à ces vices charnels par ses propres efforts, mais par le secours du Seigneur. Par suite il comprendra qu'il faut ressentir de la miséricorde, au lieu de la colère, pour les égarés; et dans la grande paix du cœur il chantera: "C'est toi qui a rompu mes liens; je t'offrirai un sacrifice de louange" (Ps 115) et aussi: "Si le Seigneur ne m'avait soutenu, il s'en fallait de peu que je tombe en enfer" (Ps 93).

Persévérant dans cette humilité du cœur, il sera capable d'obéir à ce précepte de perfection évangélique: "Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui ont de la haine contre vous, priez pour vos persécuteurs, pour ceux qui disent du mal de vous" (Mt 5,44)» (Coll., 11, 9).

Celui-là peut ainsi recevoir le titre de fils: «Vous serez fils de votre Père du ciel» (Mt 5, 45). Telle est la parfaite ressemblance.

Par la charité nous sommes divinisés: nous ressemblons à Dieu parce que nous aimons avec l'amour même de Dieu qui est dans notre cœur. La charité n'est pas une force guérissante, elle nous fait entrer en relation avec Dieu en nous rendant fils.

Ressemblance par les vertus

Pour parvenir à la charité parfaite, il faut cultiver les vertus. Elles sont les multiples facettes de la charité et donnent à l'image toute sa beauté:

« Gardons-nous de faire injure à l'image et à la ressemblance de Dieu que nous portons. Quel est celui qui voulant faire l'image du roi, oserait employer de sales et de vilaines couleurs, et s'exposer au châ-timent qu'il aurait mérité pour l'avoir ainsi déshonoré ? Mais au contraire qui ne se servirait pas pour cela des peintures les plus vives et les plus éclatantes, comme étant les plus dignes d'un tel dessein ? Qui manquerait d'y mettre des ornements d'or, pour la rendre plus riche et plus belle, étudiant comment la revêtir de la manière la plus convenable et la plus avantageuse, afin que ceux qui la verraient, y remarquant tous les traits et tous les caractères de la royauté, puissent s'imaginer que c'est la personne même du roi, et non pas son image, qu'ils auraient devant les yeux, tant elle aurait de perfection, de majesté, et d'éclat.

Prenons donc garde, mes frères, à ne pas déshonorer l'original dont nous sommes les copies. Nous avons été faits à la ressemblance de Dieu, rendons à cette image toute la beauté qui lui est propre » (Doro-thée de Gaza, Instruction XXII, p. 308-309).

Nous devons rendre à l'image sa beauté originelle, sa ressemblance à Dieu, par le progrès dans les vertus.

Progresser sans cesse

Progresser nécessite un continuel recours au Christ et une grande vigilance:

«Un ancien disait à l'un de ses frères: le diable est l'ennemi, et toi tu es la maison. L'ennemi ne cesse de jeter sur toi tout ce qu'il peut trouver de sale et de verser en ton âme toutes ses ordures. Ton travail, c'est d'expulser sans négligence ce qu'il aura jeté: si tu ne t'en soucies pas, ta maison sera remplie d'ordures et tu ne pourras plus y entrer. Au contraire, dès le début, élimine au fur et à mesure ce qu'il y jette, et ta maison demeurera propre par la grâce du Christ » (N. 275).

Nous travaillons, mais rien ne peut aboutir sans la grâce du Christ. Le travail, c'est l'ascèse.

III. L'ascèse, une collaboration entre Dieu et l'homme

Dieu ne refuse son soutien à personne; aussi celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir triomphera dans le combat spirituel. Tel est l'optimisme foncier des Pères du désert. Ils ont une immense confiance en l'homme. Nombreux sont les textes tels que celui-ci : *« Si tu travailles un peu, Dieu join-dra aussitôt son secours à ton travail »* (Jean Climaque, *L'Échelle*, 14^e degré)..Tout fatalisme, tout déterminisme sont bannis.

Une pédagogie de Dieu

La conception de l'ascèse des Pères du désert, repose sur une coopération entre la grâce et la liberté de l'homme. Cassien a bien analysé ce qui relève de notre liberté dans le travail spirituel, tout en affirmant clairement que le salut est un don de Dieu.

La grâce prévient, dirige et soutient la volonté de l'homme. Cassien prend l'exemple d'une mère qui éduque son enfant:

«Une mère aimante et attentive garde longtemps son petit enfant sur les genoux; elle lui apprend enfin à marcher; à la vérité, elle lui permet d'abord de ramper. Puis elle le met debout, le soutenant de la main droite pour qu'il s'exerce à faire des pas successifs. Bientôt elle le lâche un peu, le reprenant aussitôt si elle le voit tituber. S'il vacille, elle le retient; s'il tombe, elle le redresse, ou l'empêche de s'affaler, ou encore le laisse doucement tomber pour le relever après sa chute. Cependant sa force s'affermir au cours de l'enfance, de l'adolescence, et de la jeunesse. Elle lui fait alors porter des poids, s'exercer à des travaux qui ne le fatigueront pas et lui permet de se mesurer à ses compagnons. Combien plus notre Père céleste distingue-t-il celui qu'il doit porter dans sa grâce et celui qui, en sa présence, s'exercera à la vertu par le choix de sa libre volonté; tout en secourant celui qui peine, en exerçant celui qui l'invoque, il n'abandonne pas celui qui le cherche, et parfois le retire du danger, même à son insu» (Coll., 13, 14).

La grâce ne détruit pas notre liberté, elle l'éduque progressivement.

Notre part et celle de Dieu

Si l'homme ne peut pas porter l'œuvre du salut à son achèvement, il peut cependant **la désirer et se disposer à l'accomplir**. Mais c'est Dieu qui est à la **source du désir du bien** sans nous contraindre:

«Le désir qui naît en chacun de toute sorte de bien, est le don de Dieu ; mais de telle façon que la volonté garde son entière liberté pour aller vers l'un ou l'autre côté» (Coll., 13, 3).

Pour éveiller en nous le désir du bien, Dieu nous montre le Christ qui attire:

«On demandait à un saint vieillard ce que doit faire un solitaire vertueux, pour ne point se scandaliser quand il en voit d'autres s'en retourner dans le monde. Il doit, répondit-il, imiter un lévrier qui ayant découvert un lièvre le poursuit toujours ; tandis que les autres chiens qui ne courent que parce qu'ils l'ont vu courir, s'en retournent dès qu'ils commencent à se lasser. Mais lui poursuit le lièvre jusqu'à la fin, sans se rebuter ni de voir les autres retourner, ni de rencontrer des chemins creux, des buissons et des halliers, ni même des épines qui le piquent. Un solitaire qui cherche notre Seigneur Jésus-Christ doit de même regarder continuellement la croix et passer par dessus les obstacles qui se rencontrent dans la course, jusqu'à ce qu'il possède celui qui y a été attaché pour son salut» (Aph-tegme 101).

Quand Dieu voit un bon désir en nous, il **déverse en nous sa grâce**:

«Dès que Dieu a perçu en nous le moindre germe de bon vouloir, il verse en lui sa lumière, l'affermir, nous attirant au salut, faisant grandir cette semence, soit qu'il l'ait semée lui-même, soit qu'il l'ait vu pousser par notre effort» (Coll., 13, 8).

La volonté de l'homme, après avoir reçu la grâce du Christ, **peut amorcer par elle-même l'œuvre du salut**, bien qu'elle ne puisse la mener à son achèvement.

Il en est comme d'un laboureur qui cultive sa terre: il se donne du mal pour cultiver ses champs, mais sans la pluie son travail n'aboutit pas:

«Que l'orgueil humain n'essaie pas de s'imaginer qu'il soit partie prenante dans les faveurs de Dieu comme si ses efforts étaient cause des biens répandus par Dieu. Qu'il ne se vante pas des fruits si abondants comme s'ils étaient la récompense des mérites dus à leurs travaux. Qu'il entre plutôt en lui-même pour se regarder avec vérité. Les labeurs qu'il fournit avec application, par le désir d'une riche récolte, il n'aurait pu les accomplir par ses propres forces, si, pour cela, le Seigneur ne lui avait accordé sa protection et sa miséricorde; ainsi a-t-il pu mener à bien la culture de ses champs d'ailleurs: sa volonté même et son énergie auraient été insuffisantes, si la bonté de Dieu ne lui avait accordé l'abondance des fruits dont on est parfois privé soit par la trop grande sécheresse, soit par les pluies diluviennes» (Coll., 13, 3).

C'est bien **Dieu qui fait tout**: l'homme n'est pas la cause de son salut, mais Dieu ne peut nous contraindre à l'aimer.

«C'est un don de Dieu qui rend efficaces les exercices des vertus, mais sans éteindre la puissance du libre arbitre».

«C'est Dieu qui accorde encore la grâce de persévérer dans la vertu, quand nous l'avons atteinte, mais de façon que notre liberté en s'y livrant, se sente sans contrainte» (Coll., 13, 18).

La grâce de Dieu et la volonté de l'homme

L'âme est soumise au changement, le cœur est tiraillé entre les diverses passions. Sans l'aide de Dieu, il ne nous est pas possible de progresser dans notre volonté de faire le bien.

«La grâce de Dieu coopère toujours pour le bien avec notre libre arbitre, l'aidant, le protégeant et le défendant en tout, de telle sorte que parfois même elle exige ou attend de lui certains efforts de volonté bonne. Pour ne pas paraître accorder ses dons à un dormeur ou à un homme totalement oisif, elle cherche, pour ainsi dire, les occasions grâce auxquelles, ayant secoué la torpeur de l'homme, la munificence de son don ne semblera pas déraisonnable, puisqu'il sera accordé en semblant satisfaire un désir ou un effort. Et néanmoins, la grâce de Dieu demeure toujours gratuite, puisque, avec une générosité inestimable, elle accorde à quelques pauvres petits efforts la gloire de l'immortalité et le don de la béatitude éternelle. En effet, ce n'est pas parce que la foi du brigand sur la croix a précédé qu'il faut affirmer que le bonheur du Paradis ne lui a pas été promis gratuitement» (Coll., 13, 13).

Le cri vers Dieu

Cette aide de Dieu, il faut la demander dans la prière. Il suffit de lancer vers Dieu en toute occasion un cri: «Dieu, viens à mon aide; Seigneur, viens vite à mon secours!»

«Pour garder toujours en vous le souvenir de Dieu, voici la formule de prière que vous vous proposerez constamment: "Dieu, viens à mon aide; Seigneur, viens vite à mon secours!" Ce n'est pas sans raison que ce court verset a été choisi particulièrement dans toute l'Écriture Sainte. Car il est propre à exprimer toutes les affections dont notre âme est susceptible, et il convient admirablement à tous les états et à toutes les tentations (...).

Je me trouve quelquefois attaqué par la gourmandise, je désire des mets que le désert ne produit point et dans une âpre solitude je sens l'odeur des viandes qui paraissent sur la table des rois; je me sens même entraîné à les désirer, que puis-je faire alors que de dire: "Dieu, viens à mon aide; Seigneur, viens vite à mon secours!" (...).

Je veux m'appliquer à la lecture afin de fixer ma pensée, je sens un mal de tête qui m'en empêche, ou dès la troisième heure, la somnolence fait tomber ma tête sur la page sacrée, et je suis forcé à dépasser le temps du repos, ou à le prévenir; la violence du sommeil que je ne puis vaincre me fera entrecouper les psaumes et les prières canoniques de nos assemblées. Il me faut encore crier de même: "Dieu, viens à mon aide; Seigneur, viens vite à mon secours!" (...).

Je suis tenté de vaine gloire et d'orgueil, et je sens dans mon esprit quelque secrète complaisance, en pensant à la tiédeur et à la négligence de mes frères; comment puis-je repousser une tentation si dangereuse, sinon en disant avec une grande contrition de cœur: "Dieu, viens à mon aide; Seigneur, viens vite à mon secours!"

Que le sommeil vous ferme les yeux sur la méditation de ce court verset, jusqu'à ce que votre âme en soit tellement possédée, qu'elle le redise même pendant la nuit. Que ce soit la première chose qui, avant toute autre pensée, vous vienne dans l'esprit le matin à votre réveil. Qu'elle vous fasse en sortant du lit mettre les genoux par terre, et vous conduise ensuite d'action en action dans tout le cours de la journée. Enfin, qu'en tout temps ce verset vous accompagne partout» (Cassien, Coll., X, 10).

Ce verset place celui qui prie dans une situation de mendiant à l'égard de Dieu (Ps 39, 18; LXX). Et Dieu lui-même répondra. Il viendra au secours des malades que nous sommes.

IV. L'expérience du salut

L'homme est malade

L'homme est malade, et cela depuis Adam qui a désobéi à Dieu et s'est caché.

Le Seigneur l'appela alors et lui dit: *«Adam où es-tu?», c'est-à-dire: "de quel comble de gloire es-tu tombé? Dans quel abîme de confusion t'es-tu jeté? Pourquoi m'as-tu désobéi?"* (Dorothee de Gaza, Instruction I, p. 73).

Adam, c'est chacun de nous. Au lieu du «Seigneur, pardonne-moi», ce qui renouerait le dialogue avec Dieu, l'homme s'enferme en lui-même. Il se cache devant Dieu, devant lui-même, devant les autres. Son cœur est impur, centré sur lui-même: la désobéissance l'a conduit à l'orgueil.

«Hélas! mes frères, qu'est-ce que l'orgueil ne fait point, qu'est-ce que ne peut pas faire l'humilité. Mais qu'est-il besoin de tous ces raisonnements, puisqu'il est certain que si l'homme se fût humilié, qu'il se fût soumis à Dieu, et qu'il eût observé ses ordres, il ne fût jamais déchu de l'état de son origine.

Après s'être dégradé par son péché, Dieu lui donna encore la possibilité de se repentir de sa faute et d'en obtenir le pardon; mais il demeura inflexible dans sa révolte. Le Seigneur (...) lui demanda: "Pourquoi as-tu transgressé mes commandements?" voulant par là le porter à lui dire: "Seigneur, j'ai péché, pardonne-moi". Mais il ne fait paraître aucune marque ni d'humilité, ni de repentir; au contraire il lui réplique, et le contredit, en lui disant, non pas: "Ma femme", mais "La femme que tu m'as donnée m'a surpris"; comme s'il eût voulu dire: "C'est toi qui es la cause de mon malheur". Car toutes les fois, mes frères que l'homme ne s'attache pas à se reprendre lui-même, il ne manque jamais d'accuser Dieu comme la cause de son péché. Dieu s'adresse ensuite à la femme, et lui demande pourquoi elle avait désobéi à ce qui lui avait été commandé, afin de lui donner sujet d'implorer sa miséricorde, et d'obtenir par son humilité la rémission de sa faute; mais au lieu d'en avoir la pensée, elle lui répond: "Le serpent m'a trompée", comme si son dessein eût été de lui dire: "Si le serpent a péché, qu'y puis-je faire?" Que faites-vous, misérables? Reconnaissez votre égarement, et ayez honte de cette nudité dans laquelle vous vous trouvez; mais ni l'un ni l'autre ne daigna se faire un reproche, ni donner le moindre signe de sa douleur et de son repentir» (Dorothee de Gaza, Instruction I, p. 72-74).

Adam, c'est nous. Nous avons, chacun, à nous convertir. Au IVe siècle des moines sont partis dans la solitude pour mener à bien cette entreprise. Leur première découverte était la prise de conscience d'un tumulte intérieur.

Cherche Dieu, découvrir des pensées multiples

Celui qui partait au désert faisait une étrange expérience. Il n'était plus encombré par tous les biens laissés derrière lui, mais des pensées multiples prenaient leur place. Désirs, jugements, sentiments, raisonnements, encombraient son esprit. L'expérience de Dieu espérée semblait mise en échec. Ne sachant que faire, il allait trouver un moine expérimenté pour lui demander conseil sur toutes ces pensées si inattendues. Pourquoi ce tumulte intérieur?

Celui qui cherche à rencontrer Dieu dans une grande paix du cœur est donc amené paradoxalement à une rencontre avec lui-même, à découvrir qu'il est malade. Ceci est vrai de chacun, s'il prend la peine de rester en silence quelque temps sans se fuir.

Un jeune moine se plaignait à un ancien d'être devenu plus mauvais depuis qu'il était au monastère. L'ancien répondit:

«Ne nous étonnons pas de nous voir plus troublés et plus agités par nos passions au commencement de notre retrait du monde que lorsque nous étions engagés dans le monde. Car il faut que les causes de nos maladies se manifestent par leur effet, pour pouvoir recouvrer ensuite une parfaite santé. Or nos passions étaient cachées, comme des bêtes farouches et nous ne les voyons pas en étant dans le monde» (Jean Climaque, L'Échelle, 26^e degré).

Guérir par la médecine spirituelle

On peut comparer le rôle des Pères du désert à celui d'un habile médecin. Ils aident à prendre conscience de la maladie cachée en **découvrant les pensées qui engendrent les vices**. Ils proposent une classification de **signes** permettant de faire un bon diagnostic ou plus exactement, en utilisant le vocabulaire spirituel, un bon discernement. Ils apprennent à en discerner les **causes**. Ils enseignent enfin les **remèdes salutaires**. La source de leur science est dans l'expérience qu'ils ont faite eux-mêmes des maladies du cœur. Ils se font solidaires de ceux à qui ils parlent. Aussi celui qui les écoute se sent compris de l'intérieur sans être jugé:

«Les Pères de l'Egypte exposent toutes les tentations des vices qu'ils ont souffertes ou que peuvent souffrir les plus jeunes, comme s'ils les souffraient encore, afin de mieux dévoiler les illusions des passions et de faire connaître aux commençants qui sont pleins d'ardeur, tous les secrets de leurs luttes, de telle sorte qu'ils puissent considérer comme dans un miroir la cause des vices qui les attaquent et les remèdes pour y résister. Formés ainsi à l'avance à leurs futurs combats, ils sauront prévoir, lutter et vaincre. Les plus habiles médecins ne se contentent pas de soigner les maladies déclarées, ils vont au devant de celles qui menacent, et savent les prévenir par leurs conseils et leurs remèdes; de même les vrais médecins des âmes combattent par leurs avis spirituels les maladies qui peuvent corrompre les cœurs» (Cassien, Inst. XI, 16).

L'attention à ses pensées

La connaissance de ce qui encombre le cœur est un élément clef de la vie spirituelle. Ce n'est pas sans raison que nous disons au début de la messe: «Je confesse à Dieu [...] et je reconnais devant mes frères que j'ai péché en pensée, en parole et par action». Un apophtegme fait comprendre que cette attention à soi-même est indispensable; elle est plus importante que des connaissances sur Dieu qui ne changent pas la vie :

«Un frère du monastère de l'abbé Pastor s'en alla en pèlerinage et se rendit chez un ermite. Celui-ci était plein de charité pour tous, et beaucoup de monde venait à lui. Le frère lui parla de l'abbé Pastor, et un l'entendant raconter ses vertus l'ermite désira le voir. Le frère retourna en Égypte. Peu de temps après, le solitaire vint en pèlerinage dans ce pays. Il alla chez ce frère qui jadis l'avait visité. En effet, celui-ci lui avait dit où il demeurerait. A sa vue, le frère fut étonné, puis au comble de la joie. L'ermite lut dit: "Montre-moi l'affection que tu as pour moi en me conduisant chez l'abbé Pastor". Le frère le prit avec lui et le conduisit chez l'ancien. Il l'annonça en disant: "Un homme illustre, plein de charité et très honoré dans son pays, est venu avec le désir de te voir". L'ancien le reçut aimablement et ils s'assirent après s'être salués. Le pèlerin commença à parler, à propos des Saintes Écritures, de choses spirituelles et célestes, mais l'abbé Pastor se tourna de l'autre côté sans lui répondre. Voyant qu'il ne lui parlait pas, l'ermite sortit attristé et dit au frère qui l'avait conduit: "J'ai fait ce voyage pour rien: je suis venu vers cet ancien, et il ne daigne pas me parler". Le frère rentra chez l'abbé Pastor et lui dit: "Père, c'est pour toi qu'est venu jusqu'ici ce personnage si célèbre dans son pays; pourquoi ne lui as-tu pas parlé?" L'ancien répondit: "C'est un homme d'en haut et il dit des choses célestes. Moi je suis d'en bas, et je dis des choses terrestres. S'il m'avait parlé des passions de l'âme, je lui aurais certainement répondu. Mais s'il me parle de choses spirituelles, je les ignore". Le frère sortit et dit à l'ermite: "L'ancien ne parle pas facilement des Écritures, mais si on lui parle de ses passions, il répondra". L'ermite, touché par ces mots, rentra chez l'ancien et lui dit: "Père, que dois-je faire, car mes passions me tyrannisent?" — "Tu es maintenant le bienvenu, dit l'ancien en le regardant joyeusement, je vais ouvrir la bouche sur le sujet et la remplir de richesses". L'autre, très édifié, disait: "C'est vraiment le chemin de la charité". Et remerciant Dieu d'avoir mérité de voir un si grand saint, il retourna dans son pays» (Poemen, 8).

Comment connaître sa maladie? comment guérir et retrouver la santé? C'est bien la quête des Pères du désert. Une expérience favorisée par le silence et la solitude du désert, leur a permis de découvrir le point où s'amorçait la guérison: l'attention à soi-même, à ses pensées.

V. L'utilité des pensées pour guérir

Les pensées messagères du cœur malade

La clé de la guérison préconisée par les Pères du désert réside dans l'attention aux pensées. Au lieu de les considérer comme des distractions à chasser, ils y prêtent une grande attention. Une image peut aider à comprendre la **relation entre les pensées et notre cœur malade**.

Prenons un vase contenant du parfum. L'odeur qui s'en dégage suffit à faire connaître la qualité du parfum qu'il contient. Il en est de même pour notre cœur. Les pensées sont comme le parfum qu'il répand. Des pensées mauvaises sont le signe d'un cœur dispersé, divisé, sous l'emprise des vices. Au contraire, des pensées de paix sont le signe d'un cœur pétri par les vertus, unifié en Dieu. D'où l'application de l'ancien pour apprendre au jeune à discerner la qualité de ses pensées.

Grâce à l'attention à nos pensées, nous pouvons **connaître peu à peu les vices qui n'émergent pas à notre conscience**, tout comme un médecin par les signes qu'il découvre en interrogeant et en examinant le malade peut découvrir sa maladie.

Prenons une autre comparaison. Au bruit du sable lancé sur des objets, un voleur peut distinguer dans l'obscurité un objet de métal et un objet de bois (Cassien, *Coll.*, VII, 16). De même, grâce à la nature de nos pensées nous pouvons savoir si notre cœur est habité par les vices: elles sont un fidèle reflet de ce qui est en nous!

Cette approche du cœur, notons-le, est aux antipodes de l'introspection ou d'une analyse psychologique. Les Pères du désert n'essaient pas d'explorer ce qui est caché dans le cœur, ils portent attention à ce qui en émane.

Des médecins experts dans la connaissance du cœur de l'homme

Les Pères du désert sont des médecins qui ont puisé dans une vie d'intimité profonde avec le Christ la connaissance des chemins de guérison. Ils connaissaient ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, pour être descendus dans les profondeurs de leur. Ils pouvaient ainsi dire aux jeunes ce qui se trouve dans leur cœur, sans avoir reçu de confidences et avant même qu'ils en aient pris conscience : ceci est rassurant, car les maladies qui logent dans les replis du cœur sont donc communes à tous, et non une tare personnelle. Voilà ce que nous dit Cassien :

*« J'ai cru qu'il était nécessaire de (parler des vices), afin qu'en voyant la force des tentations et la tactique de ces passions qui tourmentent nos âmes, nous puissions, grâce à ces enseignements et à ces exemples, être plus sur nos gardes et éviter les pièges que l'ennemi multiplie sous nos pas. Les Pères de l'Égypte exposent ainsi toutes les tentations des vices qu'ils ont souffertes ou que peuvent souffrir les plus jeunes, comme s'ils les souffraient encore, afin de mieux dévoiler les passions des passions et de faire connaître aux commençants qui sont pleins d'ardeur, tous les secrets de leurs luttes, de telle sorte qu'ils puissent considérer comme dans un miroir la cause des vices qui les attaquent et les remèdes pour y résister. Formés ainsi à l'avance à leurs futurs combats, ils sauront prévoir, lutter et vaincre. Les plus habiles médecins ne se contentent pas de soigner les maladies déclarées, ils vont au devant de celles qui menacent, et savent les prévenir par leurs conseils et leurs remèdes; de même les vrais médecins des âmes combattent par leurs avis spirituels les maladies qui peuvent corrompre les cœurs. ils les arrêtent par des antidotes célestes dans les jeunes religieux, en leur découvrant les causes des passions qui les menacent et les moyens de les guérir » (CASSIEN, *Inst.*, XI, 16).*

Les pensées sont en nous mais nous sont étrangères.

Il est important de discerner les pensées mauvaises le plus vite possible. Comment les percevoir? Dans le silence. Dès qu'on fait taire les bruits extérieurs, on perçoit ce qui se passe à l'intérieur, dans le cœur. On y découvre aussi du bruit : le bruit des pensées de toutes sortes. Quand ce bruit n'est

plus entendu, c'est que les pensées ont envahi le cœur et qu'on s'est habitué à leur présence. Mais personne n'en est exempt.

«Un solitaire disait à un ancien: "Abba, je ne sens rien dans mon cœur qui me combatte et me cause de la peine". Il lui répondit: "Tu ressembles à une maison qui a quatre portes. Toutes les pensées entrent en toi et en sortent, sans que tu y prennes garde. Mais si ton cœur n'avait qu'une porte et que tu la tiennes fermée pour empêcher les mauvaises pensées d'y entrer, tu les verrais s'arrêter au dehors et combattre contre toi"» (Apophtegme 146).

Les pensées surviennent en nous, elles entrent dans le cœur. À travers ces images, il est signifié que les pensées sont en nous, mais ne sont pas nous: elles nous sont étrangères. Nous ne sommes donc pas identifiés à elles, ni entièrement déterminés par elles. D'où la possibilité de les combattre. Les Pères les voient venir de loin, se tenir dehors, combattre contre eux. Toutes ces images traduisent une distance par rapport aux pensées.

Interroger les pensées

Les moines dialoguent avec elles comme avec un étranger qui se présente à la porte : viennent-elles de Dieu ou de l'ennemi ? Cela permet de prendre de la distance à leur égard et de pouvoir la combattre. *«Les anciens disaient: "A toute pensée qui survient en toi, dis: es-tu des nôtres, ou viens-tu des ennemis?" (Jos 5,13) et certainement elle l'avouera».*

Cette démarche ouvre une brèche dans le repli sur soi, elle met en fuite la peur de soi-même et permet de rire de soi. La description de la colère amenée au tribunal peut aider à comprendre comment les Pères du désert prenaient de la distance par rapport à leurs pensées:

«Que ceux qui veulent entrer avec moi dans le tribunal spirituel que je vais leur proposer en figure, y pénètrent, pour que nous enquêtions ensemble sur ce qui concerne les passions dont il a été question et leurs causes. Que le tyran de la colère soit lié avec les chaînes de la douceur, chargé de coups par la patience et tiré de force par le saint amour; et après l'avoir fait comparaître devant le tribunal de la raison, qu'on l'interroge avec soin sur tout ce qui le concerne: "Dis-nous, insensé et impudent que tu es, comment se nomme ton père et ta triste mère et tes fils et tes filles infâmes ; et non seulement cela, mais indique-nous clairement aussi quels sont ceux qui te combattent et te tuent". À cela, la colère, croyons-nous, nous répondra: "Nombreuses sont celles qui m'ont engendrée, et j'ai plus d'un père. Mes mères sont la vaine gloire, l'amour de l'argent, la gourmandise et parfois la luxure. Mon père se nomme l'orgueil. Mes filles sont la rancune, l'inimitié, la chicane, la haine. Quant à mes adversaires, qui me tiennent maintenant captive, ce sont les vertus opposées, l'absence de colère et la douceur. Celle qui me dresse des embûches se nomme l'humilité. Quant à savoir de qui elle tire sa naissance, demandez-le lui à elle-même en temps opportun» (Jean Climaque).

Discerner la qualité des pensées

La source de tous nos actes sont les pensées qui naissent dans le cœur. Elles peuvent être bonnes, indifférentes ou provenir des vices. C'est généralement en ce dernier sens que le terme «pensées» est utilisé par les Pères. Reconnaître les pensées est la base du combat spirituel, cela requiert autant d'attention que celle que doit avoir un changeur à qui on présente des pièces de monnaie :

«Il faut toujours (...) examiner avec un sage discernement toutes les pensées qui naissent dans notre cœur ; en découvrir tout d'abord la source et la cause ; et reconnaître de qui elles viennent, afin de nous conduire à leur égard selon le mérite de ceux qui les inspirent. C'est ainsi que, selon le précepte du Seigneur, nous deviendrons d'habiles changeurs. Ils savent distinguer avec une adresse et une science merveilleuse l'or le plus pur d'avec celui qui a été moins épuré par le feu. Leur prudence n'est pas trompée par un vil denier de cuivre imitant une monnaie précieuse sous l'aspect et l'éclat de l'or. Leur science leur fait discerner non seulement les monnaies qui sont marquées de l'image des tyrans ; mais celles mêmes qui, portant l'empreinte du roi légitime, ont été contrefaites. Dans leur grande sagesse, ils recourent enfin à l'épreuve de la balance pour s'assurer que rien n'ait été retranché à leur poids légal» (Cassien, Coll., I, 20).

VI. Le travail sur les pensées

Le trouble signe de la pensée mauvaise

La pensée mauvaise répond invariablement par le trouble. Ce critère de discernement est très simple et très précieux. D'où ces conseils:

«Lutte contre les pensées qui t'apportent le trouble».

«Toute pensée, en laquelle ne prédomine pas le calme et l'humilité, n'est pas selon Dieu (...). Car notre Seigneur vient avec calme, mais tout ce qui est de l'Ennemi avec trouble et mouvement de colère».

Le trouble, mais aussi la tristesse caractérisent les pensées mauvaises:

«Les pensées qui viennent des démons sont d'abord troubles et mêlées de tristesse; subrepticement et secrètement elles nous tirent en arrière. Les démons sont revêtus de peaux de brebis, c'est-à-dire qu'ils suggèrent des pensées de justice, "mais au dedans ce sont des loups rapaces" (Mt 7,15), en ce que, par leurs propos apparemment bons, ils ravissent et "séduisent les cœurs simples" (Rm 16,18)».

Résister aux pensées sans se décourager

Le dialogue avec les pensées permet de prendre de la distance à leur égard, de les connaître. Mais une constatation s'impose : il est impossible de les maîtriser quand elles envahissent notre esprit. On peut cependant leur résister et essayer de les rejeter le plus vite possible.

L'abbé Joseph vint interroger l'abbé Pastor, car il était agité par diverses pensées. Celui-ci le conduisit au grand air et lui dit d'étendre son vêtement et d'y retenir le vent.

«Mais cela est impossible», lui répondit le frère. «Eh bien, si tu ne peux pas, reprit l'ancien, comment pourras-tu empêcher que ces pensées ne te viennent à l'esprit? Mais ce que tu peux faire, c'est de leur résister».

L'abbé Pastor insistait beaucoup sur la patience dans la lutte contre les pensées:

« Si l'on enferme un serpent, disait-il, ou un scorpion, dans un vase qu'on a soin de bien boucher, avec le temps l'animal mourra. Il en est de même des pensées mauvaises que le démon excite en nous; si on garde patience, on a la consolation de les voir cesser».

Il faut résister aux pensées dès leur apparition. Ce combat fait faire l'apprentissage de sa pauvreté. Il garde dans l'humilité. Il purifie le cœur. Il met en lui la certitude du psalmiste : *« Un cœur contrit et humilié, ô Dieu, tu ne le méprises pas »* (Ps 51,19):

«Lorsque quelqu'un est tenté et pressé de consentir à ses passions, et qu'il commence à y résister et à les combattre, il est humilié, il est contristé, il se purifie peu à peu par la peine qu'il ressent dans la résistance, et il recouvre les premiers avantages de sa création» (Dorothee de Gaza, Instruction XIII, p. 147-148).

Supporter la tentation qui vient des pensées est le chemin du salut. Toucher la profondeur de sa misère est salutaire:

« Un vieillard eut durant dix ans des tentations si violentes, que, désespérant finalement de son salut, il se dit en lui-même: "Ne pouvant plus espérer sauver mon âme puisqu'elle est perdue, je retournerai dans le monde". Comme il partait pour y aller, il entendit une voix qui lui disait: "Les dix années durant lesquelles tu as combattu te seront autant de couronnes. Retourne donc dans ta cellule ; dès cette heure, je te délivrerai de tes fâcheuses pensées. Dès qu'il eut entendu ces paroles, il s'en retourna, et continua à servir Dieu comme auparavant. Cela montre qu'il ne faut jamais se désespérer à cause des mauvaises pensées, puisqu'au lieu de nous nuire, elles servent à nous couronner si nous y résistons et les méprisons avec courage» (Apothegme 18).

L'extériorisation des pensées. Rôle du Père spirituel.

De nombreux chrétiens allaient consulter les Pères du désert sur leurs pensées et certains allaient se mettre à l'école d'un ancien, d'un père spirituel pour devenir son disciple

«Un saint d'Égypte qu'Arsène interrogeait un jour sur ses pensées pour recevoir ses avis, lui dit: "Abba, comment toi, qui es si savant dans les langues grecque et latine, interrogues-tu sur tes pensées un homme aussi ignorant et rustre que moi?" Il lui répondit: "J'avoue qu'étant dans le monde, j'ai acquis la connaissance de ces deux langues; mais depuis que je l'ai quitté, je n'ai pu encore apprendre l'alphabet de cet ignorant et de ce rustre"» (Vie de saint Arsène).

Mais tous n'étaient pas de bons médecins! Celui qui n'a pas suivi le chemin de guérison des pensées ne peut aider les autres:

«Saint Antoine disait souvent: Les Pères qui sont partis avant nous dans le désert, après s'y être guéris de toutes leurs infirmités et être devenus d'excellents médecins des autres, en sont sortis et ont ensuite guéris les autres. Mais lorsque nous partons au désert, nous voulons guérir les autres avant de nous être guéris nous-mêmes, ce qui nous fait retomber dans nos premières infirmités, et nous met dans un état pire que celui dans lequel nous étions auparavant. C'est pourquoi on a bien raison de dire: Médecin guéris-toi toi-même avant de penser guérir les autres» (Apophtegme 224).

Pour venir à bout des mauvaises pensées, il faut les faire venir à la lumière, les extérioriser.

«Comme des œufs d'oiseaux cachés dans du fumier sont vivifiés par sa chaleur et produisent des oiseaux, ainsi les mauvaises pensées que nous tenons cachées dans notre esprit sans les découvrir s'y fortifient et mettent en fuite les actions vertueuses" (Jean Climaque, L'Echelle, 5^e degré).

L'ouverture de l'âme au Père spirituel était pour les anciens un facteur de guérison indispensable :

«Observe toujours bien la tête du serpent, c'est-à-dire le commencement de ses tentations, et fais-les connaître sur-le-champ à ton ancien. Tu briseras sa tête, tu déjoueras toutes ses ruses, si tu ne rougis pas de découvrir ainsi toutes les pensées qu'il te présente » (Cassien, Inst., IV, 37).

C'est l'expérience que fit un frère tourmenté par des tentations. La guérison vint une fois qu'il les eut révélées à un ancien :

«Il y avait un frère qui était tenté de blasphémer. Lorsqu'il entendait parler d'anciens de mérite, il allait à eux dans le dessein de s'ouvrir, mais quand il était en leur présence, la honte le retenait. Ainsi Poemen reçut plusieurs fois sa visite. Le saint vieillard voyait bien que le frère était tourmenté par des tentations et il s'affligeait de ce qu'il ne parlait pas. Aussi le prenant un jour avec lui : "Voilà déjà longtemps, lui dit-il, que tu viens ici pour me faire connaître tes pensées, et une fois arrivé, tu n'oses pas parler et tu t'en retournes avec elles, inquiet comme tu es venu. Dis-moi donc de quoi il s'agit". Il répondit : "Le démon me pousse à blasphémer et m'élever contre Dieu, et j'ai honte de le dire". Ayant ainsi dit la chose, il se sentit soulagé. "Mon fils, lui dit alors le vieillard, ne te mets pas en peine, mais quand ces idées se présentent dis seulement : Je ne suis pour rien en cela, que ton blasphème retombe sur toi, Satan ! Mon âme ne veut pas de ce péché, et ce à quoi l'âme ne consent pas ne fait que passer". Et le frère s'en alla ayant reçu le remède à son mal » (Poemen)²⁰.

D'ailleurs qui peut discerner tout seul la qualité de ses pensées sans se tromper ?

« Lorsque nous sommes en butte aux passions, nous ne devons absolument pas avoir confiance en notre propre cœur ; car un principe tordu fausse aussi les choses justes » (Dorothee de Gaza, Sentences)²¹.

Extérioriser les pensées est tellement important que les Pères n'hésitaient pas à dire :

« Rien ne réjouit autant le démon que de voir que nous ne voulons pas déclarer le secret de nos pensées » (Apophtegme 45).

On peut en tirer la conséquence pour aujourd'hui: l'abandon de la confession est favorable à la prolifération des vices dans le cœur.

VII. Combattre les vices et les passions

Des pensées aux passions

Tout un processus conduit de la pensée involontaire à la passion, à l'habitude invétérée. Le combat doit donc se mener non seulement contre les vices, mais aussi contre les passions installées dans notre cœur. Il est donc important de connaître comment se forment les passions pour les déraciner avant qu'elles ne soient devenues vigoureuses.

- Le premier mouvement naît à la vue d'un objet qui sollicite notre attention: c'est la **suggestion**. Par exemple le souvenir d'une parole désagréable peut amener le trouble en suscitant cette pensée: J'ai de quoi répondre à la première occasion! Le premier embryon de la colère est là.

- Vient alors le **consentement**. L'âme se délecte par avance de l'objet entrevu qui lui apparaît comme un bien désirable. Elle s'y porte de tout le poids de son désir, bien qu'en imagination seulement. Il y a péché si la décision est prise de passer à l'acte. Exemple: je dirai une parole blessante à la première occasion. Si la suggestion est accueillie, si on lui donne un acquiescement, c'est le péché.

- Et lorsque le péché se renouvelle et devient une habitude, la **passion** s'installe... beaucoup plus difficile à déraciner qu'une pensée.

- Enfin la **captivité** qui est aux antipodes du combat contre la tentation : c'est un entraînement violent et involontaire de notre cœur, un attachement à l'objet convoité qui présente une apparence de bien. La captivité dissipe en quelques instants les vertus laborieusement acquises. Exemple : un violent désir de vengeance met le trouble dans le cœur.

La gravité de la captivité varie avec les circonstances et la nature de l'objet convoité.

Il est donc nécessaire de combattre, de rejeter les pensées mauvaises dès leur apparition en nous, pour ne pas arriver à une habitude invétérée. Une parabole en acte fait bien comprendre:

«Un ancien d'une éminente vertu était un jour avec ses disciples dans un lieu où il y avait quantité de cyprès, les uns grands, les autres petits. Il dit à l'un de ses frères: "arrachez un de ces cyprès". Et comme il était petit, il le fit d'une seule main; et dans le même moment, il lui dit de faire la même chose avec un autre, qui était plus grand. Il l'enleva aussi de terre, mais avec beaucoup de peine. Il lui en montra encore un autre plus grand; et après beaucoup de travail, de difficultés et de sueurs, il en vint à bout. Enfin il lui commanda d'en faire autant avec un autre qui était beaucoup plus grand ; mais comme il vit qu'après quantité d'efforts, il se trouvait dans l'impuissance d'exécuter son ordre, il commanda à l'un de ses frères de lui prêter la main et de l'aider. Ainsi ils l'arrachèrent tous deux ensemble. Alors il parla à ses frères de la sorte. Voilà l'image de ce qui nous arrive, mes frères, dans nos passions. Lorsqu'elles viennent de naître, nous pouvons facilement les détruire ; mais si nous les négligeons parce qu'elles sont petites, elles se fortifient et nous ne pouvons les vaincre sans beaucoup de travaux. Mais quand elles ont jeté de profondes racines, il n'est plus possible que nous les surmontions par nous-mêmes: nous avons besoin du secours de quelque saint, qui nous porte et nous soutienne auprès de Dieu» (Dorothee de Gaza, Instruction XI, p. 211-212).

Huit vices

Pour combattre les maladies de l'âme qui nous envahissent tous et demeurent en chacun, il est indispensable de les connaître. Il y a en effet huit vices qui sont en tout homme à l'état latent, comme des germes de plantes prêts à pousser au premier arrosage.

«Huit vices combattent tout le genre humain: c'est d'abord la gourmandise, ou glotonnerie; puis la luxure; le troisième est l'avarice, qui est l'amour de l'argent; le quatrième, la colère; le cinquième la tristesse; le sixième est la paresse (ou l'inquiétude ou le dégoût du cœur); le septième est la vaine gloire (ou la jactance); le huitième, l'orgueil. Ces vices peuvent se répartir en deux sortes; car les uns sont naturels, comme la gourmandise, les autres ne le sont pas, comme l'avarice. Quant à leurs actions, ils se subdivisent en quatre groupes. En effet, certains ont besoin du support du corps, ainsi la gourmandise et la luxure; mais pour d'autres cela n'est pas nécessaire, comme pour l'orgueil et la vaine gloire. Certains reçoivent l'impulsion

d'une cause extérieure: ainsi de l'avarice et de la colère, mais d'autres sont éveillés par des motions intérieures, ce qui est le cas de la paresse et de la tristesse» (Cassien, Coll., V, 2-3).

Ces vices sont présents en chacun de nous, mais nous ne les mettons pas en œuvre tous en même temps. Certains sont d'ailleurs incompatibles: comment, par exemple, exercer en même temps la colère et la vaine gloire? La colère n'a rien de glorieux!

«La vaine gloire fait que ceux qui sont emportés de colère deviennent doux devant les hommes (...). J'ai vu ce démon combattre et chasser le démon de la colère. Car des gens du monde étaient survenus alors qu'un frère s'emportait contre un autre. Ce pauvre misérable s'apaisa aussitôt et passa ainsi de la servitude de la colère à celle de la vaine gloire, ne pouvant servir ensemble deux maîtres (Lc 16,13)» (Jean Climaque, l'Échelle, 21^e degré).

Tous les vices sont néfastes pour la santé de l'âme. Mais les Pères sont réalistes: ils font une exception pour la vaine gloire. Elle peut en effet contribuer à un progrès spirituel! Car pratiquer une vertu par vaine gloire crée une habitude bonne. Et lorsque plus tard l'âme luttera contre la vaine gloire, l'habitude de la vertu demeurera.

Briser la tête du serpent

Les huit vices sont comme les racines d'un arbre: ils contribuent tous à la luxuriance du feuillage des passions. Mais les Pères ont remarqué que tous ne présentent pas le même danger en chaque homme. Il y en a toujours un plus corrosif, plus violent. Si on prend la comparaison du serpent, ce vice principal en est comme la tête. C'est par la tête que vient la morsure venimeuse! D'où le conseil fréquemment répété: frappe le serpent à la tête avant qu'il entre chez toi! Ce qui signifie: il faut découvrir le vice principal et l'anéantir au plus tôt. Une fois la tête écrasée, tout le serpent mourra rapidement:

«Un frère interrogea un ancien: "Que dois-je faire? une multitude de pensées me harcèlent, et je ne sais comment leur résister". L'ancien dit: "Ne lutte pas contre toutes, mais seulement contre une seule; car toutes les pensées des moines ont une seule tête; il faut donc examiner quelle est cette pensée et quelle est sa nature, puis lutter contre elle: c'est ainsi que les autres pensées perdent de leur force"» (N. 219).

Les «rejets» des vices

Chacune des huit souches engendre de nombreux vices:

«Les orgies et l'ivrognerie viennent de la gourmandise; les grossièretés, les bouffonneries, les moqueries et les sottises, naissent de la luxure; l'avarice engendre le mensonge, la tromperie, le vol, les faux témoignages, la recherche de gains malhonnêtes, les violences, la dureté, la cupidité; la colère suscite homicides, clameurs, indignations; la tristesse enfante la rancune, l'amertume, la pusillanimité, le désespoir; la paresse fait naître l'oisiveté, la somnolence, l'importunité, l'agitation inutile, le vagabondage, l'inconstance, corporelle ou spirituelle, le bavardage, la curiosité; la vaine gloire est la mère des querelles, des sectes, de l'arrogance, du parti pris pour les nouveautés; quant à l'orgueil, il produit le mépris, l'envie, l'insoumission, les blasphèmes, les critiques, le dénigrement» (Cassien, Coll., V, 16).

La liste n'est pas exhaustive. Elle présente cependant un intérêt. Il est en effet possible de découvrir le vice principal en constatant la présence de ses rejets dans le cœur. Mais il ne faut jamais perdre ses forces à lutter contre un rejeton. Le travail doit toujours commencer par l'anéantissement du vice principal.

Les vices, obstacles à la prière

Les vices alourdissent l'âme et la tourne vers le bas. La purification du cœur permet à la prière de monter vers Dieu:

«Il ne serait pas insensé de comparer l'âme à une plume très fine et très légère. Si elle n'est pas atteinte par quelque humidité qui la pénètre, cette plume s'élève vers les hauteurs, à l'aide du plus léger souffle d'air, grâce à sa mobilité, comme naturellement. Si, au contraire, elle est arrosée ou trempée, elle s'alourdira; alors non seulement sa légèreté naturelle ne lui servira plus pour s'envoler dans les airs mais encore le poids de l'eau qui la pénètre l'entraînera jusqu'à terre.

Si nous voulons faire monter notre prière jusqu'aux cieux, et plus haut que les cieux, ayons soin de purifier notre âme de tous vices, de la libérer de la boue des passions, afin qu'elle revienne à sa légèreté naturelle» (CASSIEN, Coll., IX, 4).

VIII. Comment guérir d'un vice? Exemple de la colère

Un inévitable fléau

De soi, la colère est bonne si on ne l'ordonne pas à des fins mauvaises. Il y a donc une bonne colère qui s'exerce contre nous-même, contre nos mauvaises tendances, pour lutter contre elles. Mais le plus souvent, la colère traduit la présence d'un vice auquel tout le monde finit par s'habituer. En effet, qui peut y échapper ?

Les signes: plusieurs étapes

La colère est une des étapes d'un processus à quatre paliers : le trouble, la colère, l'émotion ressentie, et enfin le souvenir des injures ou rancune.

Dorothee de Gaza a admirablement décrit chaque stade en prenant la comparaison du feu :

*« Il y a de la différence entre le souvenir des injures, la colère, l'émotion et le trouble, et je vais vous le faire connaître par un exemple. Quand quelqu'un veut allumer du feu, il n'allume d'abord qu'un tout **petit charbon** ; ce charbon marque la parole de celui qui offense. Si vous la supportez avec patience, vous avez éteint ce charbon ; mais si vous vous arrêtez à dire en vous-même : "Pourquoi m'a-t-il dit cela ? Je lui répondrais bien si je voulais. Il ne m'aurait pas parlé de la sorte s'il n'avait eu dessein de me fâcher ; mais qu'il sache que je lui rendrai bien la pareille".*

*Ces sortes de pensées sont comme **le bois que vous mettez pour allumer le feu**. La **fumée** que le feu produit ensuite est le trouble de l'âme, et ce trouble n'est autre chose que l'agitation et le concours de diverses pensées qui émeuvent le cœur et lui inspirent des mouvements de fierté et d'insolence qu'on peut considérer comme une impulsion ou, selon le bienheureux Marc, comme une hardiesse qui nous porte à nous venger de celui qui nous a déplu. [...]*

*Si vous vous troublez vous-même et troublez les autres, vous ferez comme celui **qui jetant du bois dans le feu l'allume davantage et fait que les charbons s'enflamment et s'embrasent** ; ce que figure la colère. [...] Où il n'y a point d'émotion, il n'y a point de combat. Car en vérité, si dans la naissance du trouble, lorsqu'on s'aperçoit que la fumée et les étincelles commencent à s'exciter, on prévient le mal en s'accusant soi-même, et si on se repent avant que cette émotion se forme et se fortifie, tout demeure dans la paix ; et si, une fois que cette émotion est formée, on ne prend pas soin de l'apaiser, mais qu'on se trouble, qu'on s'irrite et qu'on s'agite, on est semblable à celui qui entasse du bois dans le feu : il ne cesse de brûler et de s'enflammer jusqu'à ce qu'il ait produit un grand brasier.*

*Et de même que **des charbons** qui s'éteignent après avoir été embrasés, **subsistent plusieurs années sans se corrompre** ni se pourrir même si on les jette dans l'eau, ainsi, lorsque la colère dure longtemps, elle produit le souvenir des injures qui ne donne ni repos ni relâche tant qu'on n'a pas répandu le sang de celui contre lequel on est irrité» (Dorothee de Gaza, Instruction VIII, p. 175-180).*

Causes et remèdes

Une des causes les plus fréquentes de la colère, c'est de vouloir posséder seul, au lieu de partager avec l'autre :

« Deux saints Vieillards qui demeuraient ensemble dans une même cellule n'ayant jamais eu ensemble la moindre contestation, il y en eut un qui dit : "Feignons d'avoir quelque dispute comme en ont les autres hommes". L'autre répondit : "Je ne sais ce que c'est qu'une dispute." Sur quoi le premier répliqua : "Voilà une brique que je mets entre nous deux. Je dirai qu'elle est à moi et toi tu soutiendras qu'elle est à toi. Ainsi nous nous disputerons ". Ils mirent donc cette brique au milieu d'eux ; puis le premier dit : "Elle est à moi". Le second répondit : "Je pense qu'elle m'appartient." — "Nullement, répartit le premier, mais elle est à moi. " — "Si elle est à toi, répliqua le second, prends-la donc ! " Ainsi se trouvèrent-ils d'accord, et ils ne purent avoir une dispute » (Apophtegme, XV).

Mais les causes peuvent être variées et complexes. Pour les décrire, Jean Climaque a imaginé de faire passer la colère devant le tribunal de la raison. C'est bien la raison qui permet de venir à bout de l'impulsivité de la colère.

La colère est un des huit vices, elle est donc liée aux sept autres et principalement à l'orgueil. L'orgueilleux, se plaçant au-dessus de ses frères, croit avoir le droit de remettre leurs actes dans le droit chemin. Il se croit plus savant et plus sage, et pense avoir un bon jugement, sans se rendre compte que la colère repose sur une erreur de jugement !

« Lions la colère comme un tyran furieux avec les chaînes de la douceur. Frappons-la rudement avec la verge d'une même patience. Tirons-la par les liens du saint amour, et quand nous l'aurons amenée devant le tribunal de la raison, forçons-la à répondre aux demandes que nous avons le droit de lui faire : "Dis-nous, folle et honteuse passion, le nom de ton père infortuné, de ta malheureuse mère, et de tes enfants si misérables et si corrompus. Déclare-nous encore qui sont ceux qui te font la guerre et qui te tuent".

A quoi il semble qu'elle répondra de la sorte : "Il y a plusieurs causes à ma naissance. Je n'ai pas un seul père ; j'en ai plusieurs dont le principal est l'orgueil. J'ai plusieurs mères : la vaine gloire, l'avarice, l'intempérance et quelquefois l'impureté. Mes filles sont l'inimitié, le souvenir des injures, les contestations et la haine. Mes ennemis qui me tiennent liée comme vous voyez, sont les vertus contraires à mes filles, à savoir la modération et la douceur. Celle qui me dresse incessamment des embûches s'appelle l'humilité. Vous pourrez lui demander en son temps de qui elle a tiré naissance » (Jean Climaque, *L'Échelle*, 8e degré).

Notons que la colère passe devant le tribunal de la raison : l'intelligence est partie prenante de tout le processus.

Le principal remède à la colère est l'humilité :

« Comme on ne peut tuer une bête farouche sans armes, ainsi on ne peut vaincre la colère sans l'humilité » (Jean Climaque, *L'Échelle*, 26e degré).

La cause est en nous

La colère est en nous. Les autres sont seulement le révélateur du vice caché dans notre cœur :

« Un frère se sentant souvent emporté par la colère dans le monastère, dit en lui-même : Je m'en irai dans le désert. Il n'y aura là personne avec qui je puisse avoir un démêlé et cette passion me laissera en repos. Il s'en alla donc dans le désert, et demeura seul dans une caverne. Le pot qu'il avait rempli d'eau et mis à terre se renversa trois fois de suite. S'étant mis en colère il le jeta et le cassa. Revenant à lui, il dit : le démon de la colère m'a trompé, car bien que je sois seul, elle ne laisse pas de me vaincre. Ainsi puisque partout où il y a combat nous avons besoin de patience et de l'assistance de Dieu, je m'en retournerai au monastère » (Apophtegme, XVI).

Au lieu de susciter la colère, les paroles désagréables qui nous sont adressées deviendront pour nous source d'action de grâces, car elles permettent un progrès dans la connaissance de soi :

« S'il échappe une parole à notre frère, nous faisons comme les chiens ; si on leur jette une pierre, ils quittent celui qui la leur a jetée, courent à la pierre et la mordent. Voilà ce que nous faisons : nous quittons Dieu qui permet que les afflictions nous arrivent pour nous purifier de nos péchés et nous nous adressons à notre prochain ; nous nous en plaignons ; et alors que nous pourrions tirer grand profit de ces sortes de rencontres, nous nous en servons pour nous causer de véritables maux, sans considérer qu'il ne nous arrive rien de la part de la divine providence, sans que ce soit pour notre bien » (Dorothee de Gaza, Instruction VII, p. 173).

IX. Bâtir l'édifice des vertus

Déraciner les vices ne suffit pas pour poser les bases d'un solide édifice spirituel: il faut semer les vertus, les faire croître. Il en est de notre cœur comme d'un jardin. Il ne sert à rien d'en arracher les ronces, les vices, si on ne sème pas en même temps les bonnes graines, les vertus. Sinon les ronces repoussent très vite, et le jardin reste stérile !

Cette entreprise semble difficile dans un monde où le mot même de vertu a mauvaise presse. Comment faire renaître l'attrait pour la pratique des vertus ? Les Pères du désert ne font pas un traité sur les vertus, ils racontent de petites histoires dans lesquelles chacun peut se reconnaître, pour montrer ce qu'est la vie chrétienne authentique.

Il n'y a pas de classification pour les vertus comme pour les vices, elles sont toutes liées entre elles.

L'humilité, fondation de l'édifice des vertus

Aucune vertu ne pourra durer de façon stable sans l'humilité. Sa naissance requiert des conditions préalables : les passions, qui engluent le cœur dans une boue sans consistance, doivent être dissipées. Un texte montre à merveille à quel point l'humilité est la clef de voûte de l'édifice spirituel :

«Synclétique, de bienheureuse mémoire, a dit: "Il est aussi impossible de se sauver sans humilité que de construire un navire sans cheville » (Synclétique, S 9).

Le support du prochain

L'amour du prochain est la vertu fondamentale. Les Pères du désert vivaient dans la solitude, mais ils se rendaient visite et avaient quelques disciples qui vivaient avec eux. Ils avaient donc mainte occasion de supporter l'autre, mais certains s'impatientaient:

«Si quelqu'un avait un frère faible, sans énergie ou insolent et qu'il désirât le renvoyer, l'abbé Isidore, qui était prêtre à Scété, lui disait: "Amenez-le moi". Il prenait le frère chez lui, et guérissait son âme à force de patience» (Isidore, 1).

La douceur

Moïse était l'homme le plus doux que la terre ait porté. C'est la même douceur qu'il faut acquérir:

«L'abbé Hypéréchios a dit: " Imite le publicain, pour ne pas être condamné avec le pharisien. Attache-toi à la douceur de Moïse, pour changer le rocher de ton cœur en source d'eau vive"».

Une patience à toute épreuve

Les jeunes qui partaient au désert n'étaient pas tous des saints et vivre avec eux demandait une grande dose de patience.

«On raconte qu'un ancien avait pour compagnon un jeune garçon. Le voyant faire une action qui ne lui valait rien, l'ancien lui dit une seule fois: "Ne fais pas cela"; mais l'enfant n'obéit pas. Ce que voyant, le vieillard ne se mit pas en souci pour la chose, et ne s'érigea pas en juge de sa faute. L'enfant ferma à clef la porte de la pièce où l'on rangeait le pain et laissa l'ancien à jeun trois jours durant, sans que celui-ci lui dise: "Où es-tu? Que fais-tu dehors?" L'ancien avait un voisi qui s'aperçut de la chose et prépara un peu de bouillie qu'il lui passa par la fenêtre, le priant d'y goûter: "Que fait donc le frère à tarder de la sorte?" lui demanda-t-il. "Il reviendra quand il en aura envie", répondit l'ancien» N 341).

Mais quelquefois c'était l'ancien qui était difficile à vivre!

«Un ancien avait un disciple d'une vertu éprouvée. Un jour qu'il était de mauvaise humeur, il le mit à la porte. Le disciple resta à attendre, assis dehors. Lorsque l'ancien ouvrit, il l'y trouva. L'ancien fit alors une métanie devant lui: "Tu es mon père, car ton humilité et ta patience ont vaincu mon mauvais caractère. Rentre donc, maintenant c'est toi l'ancien et le père, et moi le jeune et le disciple; par ta façon de faire, tu as dépassé mon ancienneté"» (Un romain, 2).

Pas de découragement

Le découragement existait déjà à l'époque des Pères du désert et la question de savoir comment en venir à bout revient même souvent. La réponse est toujours la même.

«On demanda à un ancien: "Comment fais-tu pour ne jamais te décourager?" Il répondit: "J'attends chaque jour la mort".»

«On demanda à un ancien: "Comment se fait-il que je me décourage sans cesse?" Il répondit: "Parce que tu n'a pas encore vu le but"».

Le but c'est la vie avec Dieu, la vie éternelle. Dans un monde où on occulte la mort, où l'espérance disparaît, le découragement ne peut que fructifier.

Supporter les injures

Les vertus sont les remèdes qui mettent en œuvre l'attitude contraire aux pensées mauvaises. Par exemple, le support des injures est un excellent remède à la vaine gloire.

«Des moines firent l'éloge d'un frère devant l'abbé Antoine. Quand il vint le voir, l'ancien voulut l'éprouver pour voir s'il supportait l'injure; reconnaissant que non, il lui dit: "Tu ressembles à une maison qui a une belle façade, mais qui, par derrière, est cambriolée par les voleurs"» (Antoine, 15).

Construire la maison de l'âme

Toutes les vertus sont liées entre elles. On ne peut en pratiquer une en laissant les autres de côté. On peut comparer leur assemblage à la construction d'une maison :

«Bâtissons-nous des maisons, afin que nous ayons un asile assuré, dans lequel nous soyons à l'abri des orages et des foudres ; car la tempête réduit à de grandes extrémités ceux qu'elle surprend et qui ne sont point couverts.

Comprenez de quelle manière on peut construire cette maison spirituelle, par ce qu'on fait lorsqu'on veut en bâtir une matérielle. Celui qui entreprend un édifice matériel, se propose de l'assurer et de l'affermir de toutes parts, et l'élève également des quatre côtés ; car, si en bâtissant d'un côté il négligeait l'autre, il perdrait son temps, sa peine et sa dépense. Disons la même chose de l'édifice spirituel. On doit s'appliquer à élever également toutes les parties dont il est composé; car, comme disait l'abbé Jean, je veux qu'un homme prenne quelque chose de chaque vertu et non pas qu'il imite ceux qui en choisissent une seule et négligent les autres. [...]

Il faut 'être un habile architecte. Car il faut de l'intelligence pour conduire cet ouvrage, sans quoi il ne réussira pas. L'architecte n'est habile qu'autant qu'il agit avec connaissance. Ainsi il arrive souvent qu'on s'acquitte de tous les travaux de la vertu, et que, faute d'agir avec science et piété, on met la confusion et on le détruit, bien loin de le conduire à sa perfection ; on y met une pierre et on en ôte une autre, et quelquefois on en ôte plus qu'on en met» (Dorothee de Gaza, Instruction XIV).

Toutes les vertus se tiennent. On ne peut en pratiquer une sans les autres sinon on détruit sa propre maison.

X. L'actualité des Pères du désert

Le retour aux Pères du désert a caractérisé tous les grands renouveaux spirituels qui ont eu lieu dans l'Eglise. Ils ont été réédités après le Concile et il semblait qu'ils seraient au cœur d'un renouveau spirituel post-conciliaire. Mais l'utilisation qui en a été faite n'a pas correspondu à ce qu'on aurait pu attendre.

Aux antipodes du témoignage

Les Pères du désert transmettent une expérience mais ne parle d'eux que très rarement. Dans un monde avide de témoignages, leur enseignement risque de déconcerter. On attend d'un témoignage la transmission d'une expérience avec tout ce qu'elle a de plus singulier: les détails de lieux, de situations, les sentiments personnels. Mais, on l'oublie souvent, une telle expérience est par le fait même inimitable. Ce qui est arrivé à un autre ne m'arrivera jamais exactement de la même façon. Les Pères du désert au contraire se sont attachés à ce que l'expérience chrétienne a de plus universel. Chacun peut encore, des siècles après, se reconnaître dans leurs paroles. Ils sont descendus jusqu'au profond de leur cœur et ont touché le cœur de l'homme. Ils ont pu ainsi en dresser une sorte de carte d'état-major. Chacun peut, à leur suite, descendre jusqu'à cette profondeur de lui-même où Dieu habite et où la relation avec le prochain se noue. Mais ce n'est pas la divinisation par la charité, par les vertus, qui les a rendus populaires dans les nouveaux courants spirituels.

Récupération des Pères du désert en vue d'un bien-être

Curieusement, on les trouve pourtant aujourd'hui dans le renouveau spirituel de type gnostique qui a peu à peu envahi subrepticement l'Eglise catholique.

Ephraïm Croissant a pu dire: [«L'Orient inventa un vocabulaire pour qualifier la dépression et les maladies de l'âme, il inventa des remèdes et des outils thérapeutiques, jamais on ne dissocie la vie psychologique de la vie spirituelle.»](#)

Emilie Pécheul et Marco La Loggia à sa suite, ont fait paraître en 2010 un livre sur les Pères du désert intitulé: *Sacrés thérapeutes, les pères du désert!* (Ed. François de Guibert). C'est un livre à succès, mais aussi un livre à thèse qui montre bien la récupération des Pères du désert qui a été faite ces dernières années. Les auteurs ont voulu montrer que le psycho-spirituel prend sa source dans les grands textes spirituels de la tradition ecclésiale et qu'il est normal de revisiter ces textes à la lumière des outils utilisés dans les thérapies actuelles en particulier la PNL.

Les auteurs écrivent: [«Nous sommes convaincus que le christianisme a apporté dans l'histoire d'abord une grande connaissance de l'homme, une aide, un accompagnement psycho-spirituel pour sa guérison totale : 'Seigneur, dis seulement une parole et je serai guéri'».](#)

Les Pères du désert seraient des précurseurs de la psychologie transpersonnelle: ils envisagent l'homme dans sa globalité, leurs expressions sous forme de parabole serait d'une grande efficacité thérapeutique, tout comme leur humour, ou leur parole. Bref ils apprennent à mieux vivre!

On peut se demander comment des catholiques ont pu lire de pareils propos sans réagir? Le succès du livre laisse perplexe.

Face à la psycho-spiritualité

Les Pères du désert ont exploré le cœur de l'homme, ce qui renvoie à l'intériorité. Ils ont mis au jour les maladies de l'âme, ils se sont présentés comme des médecins expérimentés capables de guérir les vices. Il est sûr que même sans avoir entendu parler de psychologie, les Pères du désert, qui avaient une fine connaissance de l'homme, savaient généralement intégrer intuitivement la psychologie dans leur approche de l'autre.

Mais là n'était pas leur propos. Leur démarche concernait avant tout la relation de l'homme avec Dieu, de la créature avec son créateur. C'est le salut qu'ils cherchaient, mais pas le salut par la santé: l'auto-rédemption, l'auto-guérison. Le salut est don de Dieu.

Il est sûr que le salut touche tout notre être: et il est significatif que le terme latin employé pour désigner le salut soit *salus* qui veut dire santé. Le Christ, disait déjà saint Augustin, est notre santé. Mais aujourd'hui on cherche à mettre la main sur le bonheur qui découle du salut, à en faire un outil qui pourra être utilisé pour plus de bien-être. C'est instrumentaliser les dons de Dieu.

La grande divergence entre l'enseignement des Pères du désert et leur réinterprétation à la lumière de la psychologie tient essentiellement en deux points : qu'est-ce qui est concerné par le travail spirituel : la guérison du cœur envahi par les vices ou la guérison de la blessure ? Ce qui est appelé combat spirituel est radicalement différent dans l'un et l'autre cas.

Blessure	Vice
Lieu : la psychologie	Lieu : le cœur, lieu de la vie morale, du combat spirituel
C'est une réalité qui s'appréhende par des moyens humains, à l'aide de ses séquelles d'ordre psychologique, des émotions	C'est un germe virulent qui en se développant donne naissance au péché ; c'est une source potentielle de la rupture de la relation à Dieu et aux autres. On l'appréhende par l'attention aux pensées: l'intelligence intervient.
On pose un diagnostic	Il relève d'un discernement spirituel
Elle est imputable à un autre	Il est en moi, même si je n'en suis pas responsable. Mais je suis, à des degrés divers, responsable de son développement
Source de culpabilisation ou d'agressivité : Moi face à moi et face à l'autre qui m'a fait du mal	Source de la reconnaissance de son péché : « C'est ma faute ». Moi face à Dieu
Je donne un pardon	Je reçois un pardon
C'est moi qui pardonne à l'offenseur	Source de la rencontre de l'Autre qui me pardonne
La guérison psychologique apporte le bien-être	La guérison est de l'ordre du salut : d'une relation à Dieu renouvelée
Dieu est à mon service : Dieu pour moi	Sortie de soi pour se tourner vers Dieu

Les chemins spirituels sont divers selon les traditions spirituelles. Mais par delà leurs différences, ils prennent racine dans une même source, la vie baptismale et conduisent au même terme : l'épanouissement de notre vie filiale, la perfection de la charité. Aujourd'hui de nouvelles routes sont frayées. Sommes-nous en présence de nouvelles voies qui viennent enrichir les plus anciennes ? ou s'agit-il de courants déviants qui prétendent établir des ponts entre les sources de la tradition et les quêtes spirituelles contemporaines ?

La psychospiritualité est la négation de ce que les Pères du désert ont apporté. Au lieu de mettre la guérison comme troisième pilier de la nouvelle évangélisation, on ferait mieux d'y mettre la conversion sans laquelle tout le reste est une mystification fondée sur une hérésie.